

Bertrand et Morin

Quelques repères pour un territoire à découvrir

Wilfrid Lemoine

Volume 28, numéro 5 (167), octobre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31069ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemoine, W. (1986). Bertrand et Morin : quelques repères pour un territoire à découvrir. *Liberté*, 28(5), 43–47.

WILFRID LEMOINE

BERTRAND ET MORIN

Quelques repères pour un territoire à découvrir

1

Automne 1979: deux jeunes philosophes publient *Le territoire imaginaire de la culture* (éditions HMH). L'originalité de l'approche aussi bien que le risque du point de vue devraient susciter des débats, bousculer la tranquille unanimité idéologique du Québec. Michel Morin et Claude Bertrand ne vont-ils pas agiter le grand sommeil qui, à la surprise de plusieurs, s'est installé après le retournement politique de 1976?

2

Dans le Québec des masses, des groupes, des syndicats, des sectes, voici une jeune voix qui propose à l'homme de culture de se révéler comme cas *singulier*, d'approfondir son unicité, d'occuper son propre territoire: une réalité imaginaire qu'il s'approprie à travers sa culture. Dans le Québec «officiellement» indépendantiste depuis 1976, les deux jeunes iconoclastes proposent même de dénationaliser l'Etat, car à leurs yeux l'Etat-nation s'inscrit nécessairement dans une logique d'accroissement du pouvoir étatique, au détriment de la liberté de choix de l'individu. Ils refusent que l'état et la culture ne soient mis au service du pouvoir, car ce pouvoir représente «la volonté de puissance de quelques-uns.»

Etrangement, c'est presque le silence qui accueille l'ouvrage. Une sainte religion étant prise à partie, il se trouve toujours quelques vierges offen-

sées pour se voiler le visage. Mais que fait notre intelligentsia «engagée»? N'aurait-elle même plus le goût de se retourner dans son fauteuil?

3

Le quasi-silence qui a accueilli le livre de Morin et Bertrand a enfoncé encore un peu plus le Québec dans le bournier idéologique de l'après 76. Les héros étaient-ils déjà fatigués? Ou la proximité du pouvoir les avait-elle alourdis, déjà? Ils n'ont même pas relevé les dangers réels de la proposition, dangers que reconnaît Morin lui-même dans le tome deux du *Territoire* intitulé *L'Amérique du Nord et la Culture*. Pourquoi ne s'être pas donné la peine de confronter les concepts du libéralisme, menés à leur extrême fin logique par Morin et Bertrand, à ceux de l'état protecteur et promoteur de la culture et de la nation? Le débat référendaire en eût été moins avilissant. Faut-il conclure de ce silence que l'Etat-nation craint à ce point l'émergence des singularités?

Etonnant et décevant silence que celui de l'usure idéologique. Pourtant, l'occasion était belle de briser le cercle de stupidité et de démagogie qui se resserrait sur le Québec, en provenance simultanée, synchronisée même, de nos deux horizons politiques. Tandis que l'essai de Morin et Bertrand est vivant, intellectuellement riche, se développe organiquement jusqu'à une certaine utopie, peut-être, comme toute pensée osée, créatrice. Le débat intelligent a semblé dangereux à certains intellectuels fatigués. Ainsi, ils ont ri, entre eux.

4

Ce n'est que quelques dix-huit mois plus tard, début 81, que *Liberté* (no 133) rompt le silence et tire nos deux auteurs de la Mer de l'Oubli. Dans un premier article, Jean-Marcel Paquette enfourche donc sa monture et, sans (se) poser de questions, brandit sa foi de croisé humoriste, lance de joyeux pics aux «chevaliers damoiseaux, ambassadeurs de l'Ordre-Etat souverain de Malte» qui ne seraient au fond que

«de minables ambulanciers St-Jean.» Et s'ils séduisent (tiens, ils sont donc séduisants?), ce n'est qu'un «complot pour mieux faire le procès de l'idée de l'indépendance.» La preuve qu'il a raison? «Ils sont hystériques, je suis internationaliste» (comme s'il était impossible d'être simultanément les deux). Il veut donner l'impression qu'il s'amuse en nous amusant, mais voici quand même un bon coup de vraie hallebarde: «Tout philosophes qu'ils soient, ils n'ont pas d'idées: ils n'ont que des opinions, c'est-à-dire des sentiments.» Puis, le coup de grâce classique: le double auteur ayant les mains occupées ailleurs (!) a rédigé son livre «avec ses deux pieds gauches.» Le joyeux massacre a bien fait rire dans les lofts à la mode, où l'on décapait la statue du chanoine Groulx entre deux séances du jury du Prix du Gouverneur Général du Canada. Le Joual de Troie n'ayant plus de secret pour Jean Marcel. Et l'humour non plus. Et les sentiments qui ne sont probablement pas des idées.

Mais revenons à notre sujet.

5

Sur un ton plus grave, voici (dans le même numéro de *Liberté*) la toujours rassurante intelligence de François Ricard. S'il comprend que l'on puisse trouver séduisant (lui aussi!) le livre de Morin et Bertrand, il n'y perçoit pas moins une «pensée profondément juvénile», les auteurs ne trouvant pas «une ligne d'innovation véritable». Ce qu'ils proposent comme solution au problème, écrit Ricard, «n'est autre chose que la reproduction, à un autre niveau, du problème lui-même, c'est-à-dire une nouvelle façon de s'y enfoncer.» Leur pensée, symétriquement opposée au nationalisme, raffermirait le système et en «augmente l'étanchéité.» Morin et Bertrand ne feraient que répéter le vieux débat du nationalisme québécois et du fédéralisme canadien. Ainsi, leur argumentation serait prévisible et il n'y aurait là de nouveau qu'une bien mince apparence. Puis il en conclut que le profil télégénique que présente Michel Morin ne fait que camoufler son autre profil, celui de... Claude Ryan!

Aussi saisissante que soit l'imge, elle résulte d'une lecture réductrice qui ignore systématiquement ce qui n'est pas l'exacte symétrie négative du nationalisme chez Morin et Bertrand. Car ils s'échappent de ce nationalisme inversé, notamment en développant cette notion de marginalité québécoise qui pourrait devenir créatrice hors des formes et des mythes actuels; aussi, en proposant de se ressourcer dans la réalité nord-américaine qui est la nôtre, que nous portons tous dans notre sensibilité comme dans une certaine forme de notre intelligence, mais sans l'intégrer franchement à notre conscience profonde des choses. Ce désir d'intégration nord-américaine est, aux yeux de François Ricard, une manifestation d'une historique «peur de la culture» (européenne). Il est cependant bien évident que nos deux philosophes sont imprégnés de cette culture, qu'ils en ont même fait leur propre outil de travail.

6

Quand on affirme que Morin et Bertrand rataient leur projet de renouveler notre dialectique idéologique parce qu'ils s'appuieraient trop sur le même vieux débat, je me pose la question suivante: comment développer une réflexion hors de la réalité ambiante? Comment s'attaquer à ce que l'on rejette sans d'abord s'y appuyer, comme on appuie un levier pour déplacer une masse inerte?

N'avez-vous jamais été frappé par l'extrême wagnérianisme de Nietzsche, y compris et surtout dans les textes qui attaquent le plus violemment Wagner? Et Zarathoustra, sur ses hauteurs nuageuses, ne parle-t-il pas comme chante Wagner? La dynamique créatrice de Nietzsche ne prend-elle pas naissance dans une lutte contre sa propre quintessence? Sur sa montagne pourtant *wagnérienne*, Nietzsche cherchait et trouvait *son propre point de vue*. Son univers *différent*.

7

Les lecteurs pressés ont ignoré que *le Territoire*

imaginaire de la culture fait partie d'une recherche plus vaste de Morin et Bertrand. La lecture de l'ensemble de leurs travaux nous indique d'abord une pensée en mouvement et non un système clos sur quelques hypothèses en forme de conclusions; on y constate aussi que leur recherche philosophique se développe à même une intéressante sensibilité littéraire et un questionnement existentiel aussi risqué qu'exigeant. Lire *le Contrat d'inversion* (1977), *l'Amérique du nord et la culture* (1982), *les Pôles en fusion* (1983).

8

Peu importe que nous soyons d'accord ou pas avec certains développements de nos deux auteurs méconnus. Ce qui donne à réfléchir cependant, c'est le silence qui les entoure, comme le dogmatisme qui toujours tente d'étouffer la pensée créatrice.